Cen
FRC
1966

CONFESSIONS
GÉNÉRALES
DES PRINCES
DU SANG ROYAL,
AUTEURS DE LA CABALE
ARISTOCRATIQUE:

ITEM, de deux CATINS *distinguées qui ont le plus contribué à cette infernale conspiration:*

PLUS, un acte de repentir de Monseigneur DE JUIGNÉ, *Archevêque de Paris.*

COPIÉ littéralement sur les manuscrits originaux de ces vils destructeurs de la liberté, & donnés au public par un homme qui s'en rit.

A ARISTOCRATIE,

Chez MAIN-MORTE, Imprimeur des commandements secrets de S. A. R. Mgr. le comte D'ARTOIS.

1789.

MLW 3769

AVIS.

L'éditeur de cet ouvrage a maintenant ſous preſſe un drame en cinq actes, & en proſe, ayant pour titre : la conſpiration découverte, ou l'ariſtocratiſme dévoilé : *ces différents faits mis en ſcenes, préſentent au peuple un expoſé ſincere du caractere des perſonnages qu'il a mis en actions. Il oſe ſe flatter que la parfaite connoiſſance qu'il en a, fera rendre juſtice à ſon courage, & à ſon amour pour la liberté.*

Un ſeul mot pour commencer.

IL ne falloit pas moins que les grands événements arrivés en France, dans les courants de juin, juillet, & août de cette année 1789, pour donner un relief au bon homme Noſtradamus, dont les centuries commençoient à tomber en diſcrédit. Il a prédit les affligeantes révolutions auxquelles ce royaume ſi puiſſant a été en proie; & malgré ſa prédiction ſiniſtre, il n'a pu empêcher la cabale formée par une troupe de brigands deſpotiques, à ſe liguer enſemble, pour épargner un démenti à ce prophete annuel.

Ce vieux Roquentin s'eſt expliqué bien confuſément ſur le ſort à venir des ariſtocrates; mais les braves Pariſiens ont donné publiquement le mot de l'énigme, en exécutant les préliminaires d'une tragédie qui ſemble préſager une mort infâme à tous les ennemis de l'état, ſans diſtinction de rang, de ſexe, ni de caractere.

Ils s'en ſont méfiés, les ſcélérats, & ils ſe ſont dérobés pour un temps à la vengeance publique: ils ont fui comme de vils aſſaſſins, au déſeſpoir d'avoir manqué leur coup, mais qui ſe promettent de revenir ſur leur pas conſommer leur exécrable forfait.

Leurs deſſeins avortés, la mâle & ſubite

réſolution des Pariſiens, le courage incompréhenſible de la garde nationale, le châtiment des traîtres, tout devroit leur aſſurer la vérité de ce proverbe : *Qui compte ſans ſon hôte, compte deux fois*, & leur inſpirer le deſſein de nous repréſenter leurs fronts humiliés, leur exiſtence abhorrée, & de ſe confier, ſans feinte ni trahiſon, à un peuple, qui réellement n'eſt pas ſanguinaire, qui a toujours révéré le ſang de ſes maîtres, lors même qu'il avoit à s'en plaindre ; & qui ne s'eſt armé qu'à regret pour recouvrer & défendre ſa liberté.

Ils en ont déjà donné quelques atteintes ; mais bien fou qui s'y fiera. On ne renonce pas facilement au déſir de renouer une trame ſi bien ourdie ; & j'ai toujours entendu dire à mon pere, habile politiqne, s'il en fut, que lorſque la ſoif de régner s'étoit une fois emparée de l'ame d'un grand, la mort ſeule pouvoit lui en faire perdre l'idée. Pour prouver ſon aſſertion, il m'a cent fois cité l'exemple de Cromwel qui réuniſſoit à la férocité d'un tigre, toute la noirceur fanatique d'un *archevêque* ; & chaque fois que j'ai comparé cet exécrable uſurpateur avec nos princes criminels, je n'ai pu m'empêcher de frémir de retrouver en eux ſes déteſtables principes.

A l'exemple de l'abominable furie ducheſſe de Polignac, qui ſans doute, ſe livrant à toute la vigueur de ſon tempérament, dictoit tout, en exécutant quelque nouvel acte de

lubricité, à ſon galant palfrenier, l'abbé de Vermond (1) : le joyeux expoſé de ſes fredaines, donné au public ſous le titre impoſant de confeſſion, & aſſaiſonné des mots impoſteurs, de remords & de repentir. Son lâche & cruel amant, le comte d'Artois, voulut auſſi nous donner des détails ſur ſa vie privée, qu'il décora de la même épithete, mais où il regne un peu plus d'hypocriſie.

Si ces deux aſſociés, unis par le vice & la barbarie, ont prétendu nous abuſer par leurs perfides paſquinades, nous devons les aſſurer qu'ils ſe trompent ainſi que ceux de leurs complices qui prennent aujourd'hui la même voie en abrégé.

Leur reſpectable chef non-ſeulement a donné l'exemple de ce ſubterfuge groſſier, par l'impreſſion de l'aveu de ſes forfaits, mais encore par une lettre circulaire, écrite à chacun d'eux, dont nous allons donner la teneur.

J'ai déchiré le voile, imitez-moi.

« O vous, chers compagnons de mal-
» heur, qui ſouffrez avec moi toutes les viciſ-
» ſitudes de la fortune, daignez m'écouter,
» & ranger votre ame au parti dont je vous

(1) C'eſt ainſi que cette laïs appelloit l'abbé de Vermond : auſſi diſoit-il d'elle, ſur le ton de pair à compagnon : *je la bâte, la ſangle, & la monte.*

» donne l'exemple! C'eſt en vain que vous
» m'avez prêté votre ſecours, pour pouvoir
» régner ſur de grands ſinges & de petits
» hommes, de plats courtiſans, & preſque
» tous des ſots, le ciel n'a pas permis que
» je recueille le fruit de ma folle ambition;
» il lui arrive par fois de protéger ceux qu'il
» ſacre. Contraints de fuir la fauſſeté, la
» flatterie, tous les vices qui dégradent l'hu-
» manité, & aſſiégeoient le palais de mon
» frere, ont pris aſile dans mon cœur for-
» tement affecté de ces divers poiſons. Je me
» ſuis réſigné à un acte de juſtice & de
» religion. (1) Cet acte a rétabli en quelque
» ſorte le calme dont j'avois ceſſé de jouir.
» *J'ai déchiré le voile, imitez moi*; profitez
» de cette conſolation ſpirituelle, confeſſez
» vos iniquités comme j'ai confeſſé les mien-
» nes, & attendons de la France nationale
» une abſolution dont nous nous ſerions paſſés
» de la part de la France, courbée ſous le
» joug du deſpotiſme. »

La motion de ce chef de brigands conjurés, fut très-vivement applaudie de l'aſſemblée deſtructive, & chacun de ſes membres réſolut d'en faire ſon profit. Cependant, pour ne pas laſſer le public bénévole, par des tiſſus affreux, qui reproduits à ſes yeux,

(1) Ce genre d'écrire, ſelon moi, pourroit être nommé ſtyle problématique de l'ariſtocratie, propre à ſurprendre le parfait citoyen.

ſous des noms différents, détruiroient l'effet qu'ils oſoient encore en eſpérer, ils réſolurent unanimement de confondre ce qu'ils avoient la baſſeſſe de nommer des peccadilles & d'en former un enſemble capable de rétablir la confiance, en faiſant croire à leur franchiſe.

C'eſt ce ramas impur d'atrocités, de crimes, de diſſolutions, de libertinage, d'affreuſes corruptions, d'actions perverſes & de trahiſon, que je me ſuis procuré avec le plus grand ſoin, que j'oſe préſenter à la nation entiere, n'ayant pas d'autre hommage à lui offrir, & je puis en prouver toute l'utilité.

L'exécrable conſpiration de ces traîtres abjects, ne doit leur laiſſer entrevoir que l'appareil affreux du plus infamant ſupplice; mais les ames ſenſibles, effrayées des flots de ſang qu'ils ont déjà vu couleur à leurs yeux, pourroient ſe fatiguer de ces exécutions néceſſaires : & pour en arrêter le cours, rechercher avec ſoin quelques moyens de juſtification, pour dérober à la mort les moins coupables de ces conſpirateurs.

Or, voici l'utilité de cette ſincere production, elle convaincra la trop foible humanité, que le ſeul & moindre de ces monſtres eſt un objet d'exécration, dont le châtiment arrache une tête à cette hydre ſoufflant le poiſon, auſſi dangereuſe que celle du marais de Lerne, qui, comme cette vile engeance, reproduiſoit à l'infini.

Je ſupplie toutes les perſonnes entre les

mains desquelles tombera cette inique confession, de ne la point révoquer en doute. Chaque article a son original, consenti & signé de la main de celui qui en a fait l'aveu. Comment n'y pas croire? *Habemus confitentem reum.*

Il faut donc me disposer à rougir au moins une fois dans ma vie, s'écria le prince de Conti, en poussant un soupir de douleur & de rage. Quoique cet effort pénible coûte à mon cœur, il faut bien me soumettre à la plus dure des loix, la nécessité. Allons.

Je suis un monstre, toute la France en est maintenant convaincue; un seul instant m'a acquis ce titre, que j'avois démenti par un nombre d'années considérable de scélératesse, que j'ai toujours su couvrir du voile épais de l'hypocrisie la plus raffinée.

O mon Pere, combien de fois ne m'avez-vous pas prédit le sort cruel que j'éprouve en ce jour! En secret j'osai vous outrager; je plongeai le poignard dans le sein de la plus tendre des épouses, & de la plus vertueuse des meres. Vous m'appellâtes, en ce temps, fils ingrat, mauvais mari, & vous me soupçonnâtes d'être un jour un lâche citoyen. vos pressentiments sont accomplis. Oui j'ai trahi mon roi, ma patrie, & j'ai vendu mon suffrage à l'ambitieux qui vouloit devenir l'usurpateur d'un monarque vertueux & sensible. Que dis-je mon suffrage? J'ai coopéré

à toutes ſes actions, ſervi ſes manœuvres, & je me repaiſſois d'avance du ſpectacle horrible d'une nation enſevelie ſous ſes propres ruines.

Qui jamais auroit pu s'attendre à ce trait de ma part, moi dont les premieres années annonçoient à la France que je ſerois un des plus beaux fleurons de ſa couronne ? Illuſion trop tôt détruite, combien de temps vous m'avez ſervi ! Dans l'intérieur des temples de la volupté, je nageois dans une mer de délices. Au ſein de la capitale, humble, charitable, dehors ſimples, populaires & affables, la vénération publique ſuivoit mes pas. Pauvre peuple, rougis de ta crédulité ; c'eſt ainſi que le grand t'abuſe.

Très-chere d'Aigremont, que d'encens j'ai brûlé ſur tes autels ; c'eſt de tes pétulentes leçons, dont j'ai ſi bien profité, que je tiens les préceptes de la lubricité ! ta gorge ferme & rebondie, tes contours charmants & gracieux, ta taille ſvelte & élégante, ce ſanctuaire où tant de fois j'ai pénétré triomphant, levant fiérement la tête en conquérant glorieux, tout en toi m'enchantoit : tu excites cependant le remords dans mon ame ; mais qu'il ne bleſſe pas ta rigide délicateſſe, mon ſeul regret c'eſt de t'avoir trop payée.

Sainte-Foix, d'Argenville, Monaco, & vous auſſi, chaſte ducheſſe de Polignac, vous reçûtes tous mes hommages : par reconnoiſſance, raſſurez ma conſcience timo-

rée ; vous en êtes-vous repenties? Non, n'eſt-il pas vrai ? Heureux ſi votre nombre eût ſatisfait mes ſens ; mais j'ai joint aux proſtituées de la cour les plus viles créatures de la capitale.

Après toutes ces bagatelles, je penſai à mon rang, & je me dis que ces paſſions frivoles ne ſatisfaiſoient pas ſon orgueil ; il me reſtoit à ſacrifier à l'ambition. Ce n'étoit pas aſſez pour moi d'être *Conti*, chéri, honoré ; l'orage ſe formoit un parti puiſſant, s'emparoit de la monarchie ; la cabale me tendit les bras, je me jetai à corps perdu dans ſon ſein.

Avec quel ſentiment de rage n'ai-je pas appris la perte de mes armes & de mes munitions. Cette réſerve de canons deſtinée à foudroyer les Pariſiens, leur ſert donc aujourd'hui à aſſurer le ſuccès de leur noble entrepriſe. Imbécilles que nous ſommes, nous leur avons donné des verges pour nous fouetter.

La canaille diſtinguée eſt actuellement baſfouée par la canaille populaire. Juſte retour des choſes de ce monde ; il faut en convenir, nous l'avons bien mérité ; il eſt affreux d'être obligé d'en paſſer par-là, mais que faire ? Il vaut encore mieux fléchir que de rompre ; quelques années de honte ſeront bientôt écoulées, & je préfere l'évanouiſſement de mes titres & de ma grandeur, à l'infamie d'aller parer l'illuſtre gibet *du coin*

du roi, étranglé par le glorieux licol (1) qui m'a été passé au berceau, que j'ai toujours porté avec orgueil, qui seul me rendoit différent d'un autre, & m'attiroit les respects des sots.

Nous n'avons pu réaliser les forfaits exécrables dont nous avions conçu l'idée; errant, proscrits, quelle est la seule ressource qui soit en notre puissance, celle des lâches; je m'empresse d'en profiter. Je me prosterne aux pieds de la nation, pour lui demander humblement pardon de n'avoir pas été totalement son destructeur. Puisse le remords forcé qui tourmente mon cœur, me rendre digne de la grace que je sollicite. Ce sont les sentiments sinceres de LOUIS FRANÇOIS JOSEPH, prince de Conti.

Au bout du fossé la culbute.

En voilà une bien conditionnée, dit à son tour la princesse de Monaco, taillant sa plume pour tracer sa confession. Quoi! pour rentrer en graces avec ce peuple que je déteste, il faut lui dévoiler les secrets de ma vie. Quelle fâcheuse extrémité! Eh! de quoi, diable, puis-je l'entretenir, sinon de ce qu'il sait, à quelques particularités près. Je cede, puisqu'il le faut, à cette dure circonstance; & je me

(1) Combien d'autres le portent & qui ne s'en rendent pas plus dignes!

confeſſe au tiers & *au quart*. Je ſuis attachée à la cabale, j'en conviens ; mais eſt-ce ma faute ? Sans ce flandrin de prince d'Hénin, qui m'a corrompue, je n'euſſe jamais pris parti dans cette ligue infernale ; le diable l'a voulu, & la choſe eſt faite.

Je proteſte donc contre cette liaiſon que je n'ai formée qu'accidentellement, & pour diminuer en quelque ſorte ſon énormité, je vais remonter à ſa cauſe primitive.

Je ſuis née, je ne ſais ſous quelle planette, mais ſi je conſulte la force de mon tempérament, mon amour pour le plaiſir de tous les genres, la ſingularité de ma conſtruction, tout me porte à croire que Vénus a préſidé à ma naiſſance, & qu'à cette époque, la galante déeſſe me combla de ſes dons les plus précieux. Avant d'entrer dans des détails ſur mes orgies libidineuſes, je dois une confidence au public que je n'ai faite encore qu'à ceux & celles que j'ai aſſocié aux actes de mon affreux libertinage. *A ceux & celles*, m'allez-vous dire, étonnés de cette abominable mélange ? Oui, ceux & celles ; mais je ſuis en quelque ſorte excuſable, puiſque la choſe eſt naturelle, & que, quoi qu'en apparence auſſi déréglée que cette gueuſe de ducheſſe de Polignac, c'eſt dans ma conſtruction que je puiſe mes moyens de juſtification.

Par-tout nommée princeſſe, ce titre ſemble annoncer mon ſexe, & c'eſt ainſi que la multitude eſt ſouvent abuſée. Je ne ſuis ni

femme ni homme, & je ſuis à la fois l'un & l'autre : voilà tout le myſtere. Suis-je donc criminelle d'avoir écouté la voix de la nature, & de m'être alternativement ſervi de la cheville ouvriere qui diſtingue le ſexe maſculin d'avec le féminin, & du charmant canal des graces, puiſque je poſſede en même temps ces deux organes du plaiſir ?

Tantôt ſacrificateur ardent, je jouiſſois de cette ſenſation voluptueuſe en exploitant les jeunes filles que j'emmenois à ſe réſoudre à ſatisfaire mes brutals déſirs ; femmes de chambres, jeunes villageoiſes, dans mes terres, tout ce que je rencontrois devenoit la proie de mes careſſes ; & ſouvent, les bras robuſtes de mes laquais ont enchaîné la réſiſtance de celles qui faiſoient les difficiles. De tels ſervices de leur part valoient bien récompenſe. Je l'offrois ſur le champ ; & redevenue femme, je couchois la victime ſur le même autel, & mon cocher, mon poſtillon, mon coureur & mes trois laquais s'en donnoient à cœur joie, en feſtoyant mes molaſſes appas.

Une auſſi bizarre conſtruction & l'uſage que j'en faiſois, firent jaſer en peu de temps la renommée, & exciterent l'émulation des curieux amateurs. Le marquis de Vilette fut un des plus empreſſés : la réputation diſtinguée de cet enfant de Sodome (1) parvint à

(1) *Note de l'éditeur.* Vous connoiſſez le marquis de Vilette, ce verſificateur aimable, ce proſélite de So-

mes oreilles ; j'écoutai favorablement ſa propoſition, & conclus avec lui le plus plaiſant traité.

Conditions auxquelles je conſens à paſſer une nuit avec M. le marquis de Vilette.

ARTICLE PREMIER.

M. le marquis de Vilette n'ignore pas plus que je ſuis androgine, que je n'ignore qu'il eſt un B.... décidé ; il faudra donc après vérification faite de mes deux ſexes, qu'il ſe ſoumette à en faire la double épreuve, & qu'à ſon tour, il ſoit auſſi le patient.

ART. II.

Je ſuis ſinguliérement reconnoiſſante : or, comme, en vertu de ce premier article, M. de Vilette ne jouiroit qu'à demi, je me réſigne à lui préſenter mon poſtérieur, pour ſe livrer à ſon penchant favori.

ART. III.

Quoiqu'une nuit ſoit bientôt paſſée, M. de Vilette s'en tiendra à la ſeule que je lui deſtine. Je tiens beaucoup à la quantité, & je ne crois pas que la durée de la vie ſoit aſſez longue pour ſatisfaire ſes ſens pleinement, en

---

crate, cet ami intime de Monvel Bardache, chaſſé du théatre François & végétant actuellement aux variétés. Ce corrupteur de jeuneſſe, cette peſte publique eſt réuni à la bande ariſtocratique.

accordant plus d'une nuit à chaque individu que nous gratifions de nos careſſes. En fait de lubricité, je dis avec le bon la Fontaine : *Diverſité, c'eſt ma deviſe.*

ART. IV.

M. le marquis de Vilette s'engagera en outre à me produire tous les gitons de ſa connoiſſance, afin de m'en ſervir ſucceſſivement ; comme, de mon côté, je promets de lui adreſſer tous les beaux garçons dont j'aurai reçu les prémices, & dont le lendemain je ne me ſoucierai plus.

Cet accord, mutuellement ſigné, nous procédâmes fidelement à ſon exécution. O nuit ! charmante nuit ! nous ne profitâmes pas de ton obſcurité. A la lueur de mille bougies, nous ſcellâmes nos tranſports avec la plus grande ivreſſe, tour à tour Hebé, Ganimede ; je raviſſois le cher marquis, qui ſe prêtoit à mes voluptueux caprices, avec toute la complaiſance *d'Alcibiade.*

O France ! que je regrette ton ſéjour enchanteur ! je languis, je me conſume dans la privation des jouiſſances que j'ai trouvées dans ton ſein ; que ne me rejoignez-vous, mon cher archevêque de Sens, vous dont les talents agréables ont tant de fois calmé l'ardeur de mon tempérament ; le déſeſpoir m'accable, & tout me dit que j'y ſuccomberai ſi je n'ai le prompt ſecours de vos doigts bénis.

Abbés, robins, prélats, militaires, marquiſe, ducheſſes, actrices, valets, ſoubrettes, moines, & juſqu'au rebut de la plus vile populace, j'ai tout fait ſervir à mes exécrables amuſements. Je ne ſavois plus où en chercher de nouveaux, lorſque mon étoile maudite m'approxima de ce ſcélérat d'Henin. Pouvoit-il m'arriver un plus grand malheur? Il ne m'importoit guerre de le connoître fourbe, ſans délicateſſe, ſans mœurs, traître, parjure, & ſouillé de tous les vices. Je le croyois un homme, & le gredin n'en a que l'apparence. Pour comble d'infortune, je vis déſerter mes drapeaux du moment de mon union avec ce miſérable; j'en avois la rage dans le cœur, & je crus ne pouvoir mieux me venger du mépris que j'inſpirois, qu'en partageant la fureur atroce des ennemis de l'état, & des féroces conſpirateurs auxquels je me livrai en conſacrant à leurs criminels projets tous mes ſoins & mon adreſſe.

Je lus, avec la plus grande attention, le noir plan de cette affreuſe conjuration, que je tenois copié de la main du comte d'Artois. Que je le trouvai beau! Des freres égorgés, un trône, uſurpé, une reine poligame, une ville réduite en cendres, des citoyens maſſacrés ou courbés ſous le joug du deſpotiſme & de la tyrannie, des fleuves de ſang dans leſquels nous aurions pu nous baigner à loiſir; quel ſpectacle enchanteur pour une Mégere! j'en ſavourois tous les délices. Hélas! ce n'étoit qu'un

qu'un beau ſonge ! Quel réveil humiliant ! & quel en ſera la ſuite ?

Voilà mes crimes, ô François : le repentir n'a pas dicté cet abominable aveu ; la force de la vérité ſeule a pu me contraindre à dévoiler mon cœur. Votre haine eſt légitime ; car je ſens que je vous abhorre : ô douce réciprocité ! Si d'une main sûre je pouvois porter le fer & la flâme dans votre capitale, j'irois à l'inſtant y braver les ſupplices qui m'y attendent ; je tendrois, ſans frémir, ma gorge au fer des bourreaux. Les plus affreux blaſphêmes, les plus noires imprécations vous adreſſeroient les derniers vœux de

La Princeſſe DE MONACO.

Comment diable faire ?

Que n'êtes-vous encore en ma puiſſance, formidable amas de canons que j'avois ſi précieuſement recueillis dans mon château de Chantilli ! que n'avez vous ſervi à l'exécution de nos deſſeins ! je ne rougirois pas en ce moment d'être réduit à la triſte néceſſité de promener en criminel errant & vagabond, l'inutile exiſtence d'un lâche prince juſtement chaſſé de ſes foyers.

Les armes de Condé ſont dans les mains du peuple. Quel Dieu l'a donc pu protéger ? Il n'en faut pas douter, c'eſt celui de la liberté. Notre eſpoir eſt détruit : proſcrits, condamnés, l'échafaud nous attend ; & nos têtes ſan-

glantes ſont deſtinées à compléter le triomphe des Pariſiens.

Tel eſt donc le fruit qu'on doit attendre d'une fureur barbare & meurtriere, égarés par cette aveugle paſſion ; nous nous y ſommes livrés en imprudents, nous nous ſommes perdus nous mêmes, & des chants d'alégreſſe ont remplacé les funeſtes cris de mort que nous voulions faire pouſſer. Fatal enchaînement des plus cruelles circonſtances ; qui jamais t'auroit pu prévoir? Raiſon, tu rentres dans mon cœur & tu déſilles mes yeux. Non, je ne ſuis point Condé, ce prince fourbe, artificieux, méchant, traître & ſanguinaire ; je ſuis un homme vendu aux loix de l'humanité, (1). & qui déteſte ſes égarements.

Recevez, François, l'expreſſion ſincere de mon repentir. Ce n'eſt point pour mendier baſſement la vie, que je me proſterne à vos genoux. Je ſuis indigne de cette grace, & ce bienfait de votre part ſeroit pour moi le plus cruel ſupplice. Je ſuis rongé par des remords que la mort ſeule peut éteindre. O mon fils, ô Bourbon, je ſuis l'auteur de vos égarements & de votre déteſtable conduite. J'ai nourri dans votre cœur la baſſeſſe & l'infamie qui régnoient dans le mien. Vous êtes un monſtre, & c'eſt mon ouvrage.

(1) N'y croyez pas, mes concitoyens, plus de confiance en ces brigands, & ſur-tout aux grands ; proſcrivez ces monſtres ſans pitié, ils ſeroient toujours vos tyrans & vos bourreaux.

La foiblesse m'a conduit dans le gouffre où je suis plongé. Complaisant, empressé à prévenir les désirs d'une reine orgueilleuse & vindicative, j'ai secondé ses desseins criminels & ambitieux. Applaudissant sa dissolution, la contagion de l'exemple me séduisit & m'entraîna. Quel affreux tableau ! qu'il m'inspire d'horreur, & comment ai-je pu me résoudre à suivre ce torrent fangeux ?

Un monarque plongé dans la sécurité, se livroit à la fausse idée d'un peuple heureux.

Une reine, ensevelie dans la bourbe du plus sale désordre, insensible à la pitié, rejette inhumainement les cris de la douleur & la voix de la nature.

Une famille royale, dont la naissance équivoque inspire l'horreur à la nation qu'elle doit un jour régir.

Un prince insouciant n'ose se déclarer ni l'ami du peuple ni celui de la liberté, & reste *béat* au milieu des troubles & de la calamité.

Son frere, abîmé de dettes, perdu de débauches, associe son illustre belle-sœur à ses révoltants excès ; il achève d'éteindre en elle le reste du sentiment, ils pillent ensemble le trésor public & les deniers des citoyens, volés par leurs coupables manœuvres (1), sont dispersés de toutes parts. Le désordre augmente,

(1) Peut-on, sans horreur, retracer l'infâme moyen que d'Artois & Marie-Antoinette mirent en usage pour

il devient irremédiable ; il ne reſte plus que le parti du crime, & ce couple exécrable fait ſur l'autel de la vengeance, l'horrible ſerment de le conſommer.

Les victimes ſont déſignées, déjà elles ſont épuiſées par la famine ; mais leur entiere deſtruction manque à leur fureur, on s'y prépare.

Une cohorte d'infâmes miniſtres s'emparent du trône & y captive un roi tendre & vertueux, entretient ſon illuſion & le pouſſe à diſgracier le ſeul honnête homme (1) qui pouvoit faire luire à ſes yeux le flambeau de la vérité (2).

Un hypocrite de Breteuil, un lâche de Barentin, un Broglie, vrai ſuppôt de l'empire infernal, Villedeuil, Berthier, Foulon : voilà les monſtres qui dirigent cette effrayante entrepriſe.

Un cafard, un tartufe poſſédé du démon, du fanatiſme, entre dans l'affreuſe ligue, devient un des plus dangereux conſpirateurs, & le ſcélérat maſque ſa perfidie du voile de la religion qu'il outrage (3).

---

extorquer des *bons* au roi, & pour engager le coquin de miniſtre Calonne à ſe déſaiſir des deniers de la nation. O races futures, le pourrez-vous croire ? C'eſt une reine, un frere du roi qui s'abreuvent ainſi du plus pur de votre ſang.

(1) Il en exiſtoit encore quelques autres à la cour ; mais combien en général ils y ſont rares.

(2) M Necker.

(3) Notre très-digne & reſpectable archevêque, M. de Juigné, qui, malgré ſa traître action, donne au peu-

Verſailles ne forme plus qu'un cloaque infecté de catins, de tribades & de brigands. Ce n'eſt plus l'éclat, la magnificence d'une cour aimable, c'eſt un antre où le crime veille & médite ſans ceſſe ſur les moyens de faire régner impérieuſement le deſpotiſme.

C'eſt à ces dégoutantes ſang-ſues dont je n'ai pas dédaigné de me déclarer le complice, que j'ai promis ma faveur ; & le deſcendant du grand Condé prend, ſans rougir, le titre d'aſſaſſin du peuple.

Je deſcends dans mon ame, je n'y trouve plus aucun ſentiment d'humanité. La perſpective du carnage & de la deſtruction, ne glace pas mes ſens, & ne révolte pas mes regards. Je me familiariſe avec l'idée du maſſacre, & je me promets d'avance d'être ſourd aux gémiſſements d'un peuple expirant ſous nos traits deſtructeurs.

Je raſſemble avec ſoin ces foudres redoutables, qui lancent la mort, & ces globes de feu, employés par mon aïeul, pour maintenir la ſplendeur de l'état, & détruire ſes ennemis. Ils doivent bientôt ravir les biens & la liberté des François dont le ſeul crime eſt de nous avoir trop aimés.

La providence vient au ſecours de ce peuple, & nous voyons la barque ſurgir au port.

---

ple des bénédictions de la même main qu'il eût voulu l'écraſer.

Nous fuyons, & nous emportons avec nous la haine & l'exécration publiques. Les vœux les plus ardents se forment pour notre mort, échapperons-nous à l'anathême ?

Quelle étoit notre folie, notre ambition d'oser fonder la cruauté sur nos prérogatives, prérogatives funestes, dont l'abolition commencée ne peut que former la base fondamentale du bonheur public ?

A l'ombre de ces privileges, ou de ces prétendues prérogatives, quelles tyrannies n'avons nous pas employées, & moi particuliérement ? Les corvées, le droit de chasse, l'extrait de la féodalité, toutes ces différentes vexations ont été autant de moyens d'assouvir notre barbarie, & la chasse seulement a procuré à mon antipathie plébéïenne plus de dix mille victimes, dont les galeres fourmillent encore aujourd'hui.

Mes forfaits & la vindicte publique ne me permettront plus d'exister parmi vous. N'en recevez pas moins, bons, & braves citoyens que j'ai vexés impitoyablement, l'aveu sincere de mon repentir. En vous persécutant, j'ai outragé les droits de l'humanité, & me suis fait gloire de surpasser la majeure partie de la noblesse, dont l'orgueil féroce se fait un jeu d'écraser le pauvre, pour soutenir un faste ridicule.

Combien de fois, pour soutenir l'existence d'un vieillard accablé par la misere que je me plaisoit de propager dans mes domaines,

le jeune payſan n'a-t-il pas parcouru la campagne, & expoſé ſa liberté pour tuer, d'une main tremblante, une piece de gibier, & prolonger, de quelques heures, la vie de ſon malheureux pere ! Inſenſible aux larmes de toute une famille, aux derniers efforts de la vieilleſſe expirante, tombant à mes genoux, pour implorer la grace du coupable, je l'envoyois ignominieuſement aux galeres, je plongeois le poignard dans le cœur de ces infortunés ſuppliants : la loi me ſecondoit, & voilà ce qu'on appelle les privileges de la nobleſſe. O mon alteſſe, mon alteſſe, humiliez-vous, & convenez de bonne foi que, ſi la chaîne devoit être le partage de quelqu'un, vous y aviez infiniment plus de droit que les êtres languiſſants qui y ſont entraînés par la vengeance & la cruauté des grands ?

Celui qui n'a jamais fait de grace à perſonne, peut-il l'eſpérer, ſur-tout lorſque, venant de ſe prêter à une conſpiration inouie, il vient de ſe faire des ennemis d'autant d'êtres qui reſpirent ?

O vous, nouveaux Céſars, artiſans reſpectables, que le patriotiſme a tiré de vos ateliers, pour voler à la défenſe de vos compatriotes, votre courage mâle & héroïque m'étonne & me confond ! C'eſt vous qui êtes des vrais guerriers ; & nous que le rang deſtinoit à remplir les fonctions de ce titre utile, nous ne ſommes plus que des mirmidons que

la terreur fait fuir comme une bande de lievres à l'aſpect du chaſſeur.

Toute ſouillée qu'eſt mon ame, elle m'inſpire encore ; elle exhale le foible reſte de vertu qui y étoit contenue, & je vous en adreſſe l'expreſſion.

Vous vous parez de lauriers, & le reſte d'une bande affreuſe dont je me ſépare, vous prépare ici des cyprès. Vous danſez peut-être ſur votre tombe qui, couverte d'une légere ſurface, éloigne de vos yeux tout le danger où vous êtes encore expoſés ; ce n'eſt qu'une légere partie de notre ligue qui s'eſt ſouſtraite à votre vengeance ; mais nos agents ſecrets exiſtent autour de vous, & ſes infâmes auteurs les ſoudoient journellement, pour introduire parmi vous le trouble & la diſſenſion, & c'eſt en vain que vous comptez ſur la fidélité. Votre cocarde nationale que vous regardez comme ſymbole du citoyen peut tout-à-coup prendre une couleur différente, & par une horrible métamorphoſe annoncer le ſignal de la conſommation du crime.

La vérité préſide à ces expreſſions que le remords m'arrache. Puiſſe cet événement affreux ne jamais ſe réaliſer ! Que le ſoleil n'éclaire jamais cette abominable révolution ! C'eſt le vœu qu'une douleur extrême dicte à Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé.

L'exemple m'encourage.

Eh! pourquoi ne me confeſſerois-je pas comme un autre? Cette idée me rit ; & puiſque la manie de s'accuſer devient de mode, je veux m'accuſer auſſi. J'y perdrai quelque peu de l'eſtime publique, mais elle m'ennuie, elle a rendu mon exiſtence monotone ; & puis dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Je n'ai jamais trop aimé mon mari, mais je ne puis légitimement abandonner ſa cauſe ; d'ailleurs, elle eſt juſte ; & je ne regarde le tort qu'on nous donne, que comme un ridicule mal entendu de la part des habitants de Paris.

Lorſque je dis que je m'accuſe, c'eſt abſolument une plaiſanterie de ma part, à laquelle mon intention n'eſt pas qu'on croie. Je me vante au contraire, je m'applaudis ; & la relation fidelle que je donne aux Pariſiens, de quelques anecdotes ſecrettes de ma vie, eſt conſacrée à ſon amuſement : les pauvres diables en ont beſoin ! L'alarme a été chaude, & je conviens de bonne foi que ce n'eſt pas notre faute, s'ils ont eu plus de peur que de mal.

Lorſque le deſtin, qui arrange tout, me fit naître d'un ſang illuſtre, je crus alors acquérir le droit de me livrer impunément à tous mes goûts ; mais que j'eus lieu d'être détrompée ! Gênée d'abord par les gouvernantes, ſucceſſivement par le *decorum*, je brûlois de

jouir, & ne le pouvois pas ; cependant, je parvins à sauter à pieds joints sur la décence, & Dieu sait comme j'en profitai : il ne m'en coûta que d'affecter de la réserve & de l'hypocrisie.

J'entendois parler tous les jours des charmants égarements de mon cher frere ; ils me flattoient trop, pour ne pas me livrer à un exemple aussi séduisant. C'est quelque chose de bien précieux que la jouissance !

Mes prémices ne furent pas pour M. le duc ; un page les obtint. J'ai peine à résister à mon envie de le nommer ; mais ce seroit le sacrifier à la fureur de mes proches, qui se sont tout permis, & qui ne permettent rien aux autres, sur-tout aux femmes.

On me maria. Heureux état que celui du mariage, parmi nous autres de la haute espece, qui ne ressemblons en rien à cette canaille populaire, qui a hérité de ses peres de la sottise de tenir à la foi conjugale.

Les premieres journées de mon hyménée, durent préságer un fort bien fâcheux pour la tête de mon époux. Je ne veux de mal à personne, moins à lui qu'à tout autre ; mais si cette tête, que j'ai nombre de fois pris soin d'orner, tombe, comme les autres, sous les coups que la haine universelle nous prépare, & auxquels il est presque impossible de nous dérober, mon seul vœu, en la voyant séparée d'un tronc qui m'a presque toujours été inutile, est de la voir ornée du panache que j'y

ai placé, & qui doit à coup ſûr donner à cette tête inanimée beaucoup plus de grace, que jamais la cocarde Pariſienne n'en eût prêté à ſa tête exiſtante.

Que ces premieres journées me cauſerent d'alarmes pour la ſuite ; car, malgré la reſſource de mon page, il me reſtoit encore un peu de vergogne, & tromper mon mari me paroiſſoit un peu leſte ; mais à bon chat bon rat, pourquoi me trompoit il, pourquoi ne m'offrit-il la premiere nuit de ces noces, après laquelle je ſoupirois, qu'un fantôme de mari? Le bonnet préſenta l'offrande ſur l'autel ; mais le ſacrifice n'eut pas lieu, malgré ſes ſecouſſes & le tremblement occaſioné par ſes efforts inutiles (1).

Je réſolus donc de cocufier mon cher époux, & l'exécution ſuivit de près ; depuis un certain temps, je ne paroiſſois pas à la cour ſans qu'un garde du roi ne fixât toute mon attention. Beau, jeune, grand, épaules quarrées, bien porté ſur la hanche, en faut-il davantage pour exciter les déſirs d'une jeune princeſſe, logée au temps perdu, & qui ſoupire après le coït ? A ſon aſpect, mes yeux

(1) Je puis certifier qu'en cela mon mari reſſemble à bien d'autres ; mais ſon impuiſſance me fut bien plus cruelle qu'à toutes les délaiſſées, parce qu'il étoit jaloux, il y eut un Alphonſe, roi de Caſtille, qui fut atteint de cette molleſſe, un &c. &c. ; il ſemble que ce ſoit un malheur attaché aux têtes couronnées.

s'enflammoient, & ce n'étoit pas à coup sûr le rouge de la pudeur qui paroit mon visage. Cent fois mes regards attachés sur les siens, cherchoient à lui faire comprendre les vœux que je formois pour le posséder entre mes bras, & cent fois je restai sans réponse.

Le bal de l'opéra, ce rendez-vous si propice aux amants, où la vertu chancelante expira tant de fois, favorisa ma flamme & m'offrit mon Hercule moderne, que ma passion me fit reconnoître à travers son déguisement. Je m'approchai de son oreille, & lui dis : Serez-vous toujours insensible aux tendres avances d'une princesse qui vous adore, & ne soulagerez-vous pas l'ardeur dont elle est embrasée? Alors mon galant cessa d'être sourd, & me répondit sur le ton d'un homme que j'avois eu tort de croire un novice : Je suis tout prêt à démentir vos conjectures, suivez-moi. J'acceptai le parti proposé ; nous nous esquivâmes, & une voiture de louage, dans laquelle le gaillard prit des arrhes, nous conduisit rue des Petits-Champs, chez la Beaupré, courtisane célebre, tenant ses assises au Palais-Royal, & qu'on sait être au poil comme à la plume.

Nous nous amusâmes à préluder ; les baisers les plus ardents, les jeux de mains les plus vifs, les postures les plus lascives, tout fut employé ; nous fûmes inondés réciproquement de cette liqueur plus précieuse que le nectar servit à la table des dieux. Je reçus sept preu-

ves bien completes de la vigueur de mon amant à bandouliere, dont l'apparence n'étoit pas trompeuſe, & il me convainquit qu'à ce jeu, un garde-du-corps l'emporte ſur un prince.

Nous nous retirâmes ; mais admirez l'inconcevable bizarrerie des femmes. Au retour, la triſteſſe s'empara de moi : ce n'étoit pas le regret d'avoir proclamé un cocu, au contraire, j'en reſſentois une joie infinie ; mais les objets de ma diſtraction & de ma rêverie, étoient les yeux noirs de la Beaupré, ſes ſourcils arqués, ſes levres de roſe & ſon ſourire gracieux. Je ne pus réſiſter à cette impreſſion, & je me rendis dès le lendemain chez cette beauté bannale, où, à l'aide de quelques louis, je ſatisfis mes déſirs, & me rendis, dans cette ſeule ſéance, preſque auſſi ſavante à ce jeu, que la R.... & la ducheſſe de Polignac, ſa charmante bonne.

Me voilà donc initiée dans tous les myſteres de Priape, que je célébrai autant de fois que l'occaſion s'en préſenta. Que les meubles de mon appartement & les gazons de mes jardins me ſont chers ! Sophas, bergeres, canapées, vous fûtes les témoins muets de mon ardeur amoureuſe, & vous ſavez avec quelle fureur lubrique je me vengeai de la froideur inſultante de mon oiſon d'époux.

Ce fut dans ce temps que le comte d'Artois s'aviſa de m'en compter, & de vouloir me

ranger au nombre des gredines qui formoient ſa cour : je le refuſai avec mépris, non pas à cauſe de l'aſſociation infâme qu'il ſe propoſoit de faire, mais par un motif de crainte. La mort du prince Lamballe me faiſoit trembler, & l'aſſurance où j'étois que ce crapuleux libertin en étoit une des principales cauſes, me fit craindre, peut-être avec raiſon, qu'il ne voiturât dans mon ſang ce poiſon deſtructeur appellé la V....., & j'aimai mieux me contenter de l'uſé de *Genlis*, & du voluptueux de *Conflans*, qui, quoique fort dérangés, ne me laiſſoient pas enviſager le même péril.

Ce poliſſon de d'Artois ſe vengea de ma réſiſtance en me ſoufflétant publiquement. Ce fut la premiere fois que mon grand époux ſortit de ſon ſang-froid; mon frere le fit reſſouvenir du nœud qui nous uniſſoit, & les deux plus inſignes poltrons de la terre ſe préſenterent ſur le champ de bataille.

On les ſépara, tous deux l'avoient prévu. Ils s'embraſſerent, redevinrent amis, & je n'en reſtai pas moins ſoufflétée par un freluquet du ſang royal. Une telle aventure étoit bien faite pour me livrer à la rage la plus forcenée. Je ne pouvois ouvertement ſatisfaire ma vengeance, je m'en dédommageai en ſecret par les outrages que j'accumulai ſur la tête d'un lâche, qui n'avoit pas ſacrifié à mon reſſentiment le monſtre qui m'avoit manqué.

On m'admit alors dans le ſanctuaire des plaiſirs ſecrets d'une grande dame (1) que tout le peuple déteſte, non ſans raiſon (2). Ce fut alors que je nageai dans une mer de délices, & que je fus forcée de rendre hommage au rafinement & aux connoiſſances approfondies de l'art avec lequel la grande-prêtreſſe de ce temple en dirigeroit les myſteres.

Vous vous croyez bien verſés dans cet art enchanteur; vous ornements des B..... de la capitale, le beſoin, la luxure vous en a fait rechercher avec ſoin tous les ſecrets. Vous mettez en uſage tous les moyens indiqués par le libertinage pour tirer d'un marbre l'eſſence de la vie; mais baiſſez pavillon devant nous. Venez à cette école y admirer les ſcenes voluptueuſes qui s'y paſſent, contempler nos reſſources, admirer nos jouiſſances preſque inconnues, & vous conviendrez que ſur cet article vous ne ſavez rien, ou du moins très-peu de choſes (3).

---

(1) J'oſe croire que perſonne ne s'y trompera. C'étoit dans celui de la voluptueuſe Allemande, M... A .. de F...

(2) *Note de l'éditeur.* Ce même peuple gémit de ſe voir forcé de mépriſer ſouverainement une femme qui s'occupoit de ſa deſtruction au ſein de ſes plaiſirs. Adorer l'époux, déteſter l'épouſe; voilà les ſentiments de la nation.

(3) Ce comité d'abominations a long-temps cherché un écrivain de confiance pour donner au public la connoiſſance de ces ſéances effroyables, ſous le titre de *nouveaux tableaux de l'Aretin l'aîné, exécutés par une puiſſante dame & ſes favoris.*

Je vis préſider là mon ennemi capital, & la circonſtance forma notre réconciliation; je ne fus plus ſi difficile, & je ne m'en repentis pas.

Nous ne paroiſſions occupés que de nos plaiſirs, & cependant nous formions le plus horrible complot: pouvois-je refuſer mon conſentement à la deſtruction qui ſe méditoit, lorſque les trois principaux auteurs de ce deſſein avoient trouvé le moyen de m'étourdir ſur ce chapitre, en me faiſant éprouver les plaiſirs les plus piquants.

Au fond, peu m'importe que nous ayons eu le deſſous : la perte ſeule de mes jouiſſances m'excite au regret; mais je m'en conſole dans l'eſpérance d'en poſſéder bientôt de nouvelles.

Voilà tout ce que j'avois à vous dire : ce n'eſt ni le remords ni la rage qui m'ont fait conſentir à produire ce détail. Je n'ai fait que ſuivre l'exemple, & je me ſoucie peu de ſon effet; mon unique but eſt de courir toute ma vie après le plaiſir : puiſſai-je expirer dans ſes bras. *Louise-Marie-Thérese-Batilde d'Orléans, ducheſſe de Bourbon.*

Il ne reſte plus que cette reſſource.

Allons, monſieur Duchemin (1), c'eſt à

(1) Je ne ſais trop pourquoi on ſouffre ce coquin ſe promener tranquillement au Palais Royal, & dans les autres endroits publics, lorſque ſes confreres ont été pendus dans les révolutions dernieres.

mon

mon tour à ſauter le foſſé. Vous êtes ſecrétaire de mes commandements, l'organe de mes volontés; mettez vous là, & employez, par reconnoiſſance, l'art de donner une tournure avantageuſe à ce que je vais vous dicter. Vous le devez à tous égards. D'un homme de rien, mes bontés ont fait quelque choſe (1). Il eſt vrai que votre femme a fortement appuyé vos ſollicitations, & que c'eſt à ſes mouvements agréables & à ſes complaiſances variées que vous devez votre fortune : mais vous ne l'avez pas moins faite à mon ſervice; ainſi donc donnez-moi des preuves que vous y êtes ſenſible.

Il s'agit de gliſſer légérement ſur les cas graves, & de me blanchir le plus que vous pourrez aux yeux d'un peuple qui agit un peu bruſquement dans ſes actes de vengeance, & qui, me tenant en ſa puiſſance, ne feroit pas plus de diſtinction de l'illuſtre ſang de Bourbon, que de celui d'un faquin d'intendant de Paris; & je vous avoue que je ne ſuis pas tenté de lui donner cette ſatisfaction.

---

(1) Ce Duchemin, le plus grand des gredins que Paris recele dans ſes murs, eſt le fils d'un artiſan, depuis clerc de notaire, enſuite avocat ſans cauſe & parvenu, par les moyens les plus bas & les plus infâmes, à la charge qu'il a occupé près de ce prince qui ne vaut pas mieux que lui; il jouit de 12,000 liv. de rente, & diffâme actuellement ſon maître dont il étoit mercure & confident intime.

Je vous prie de traiter de bonté les fruits de mon éducation, qui ne ſont en effet que de l'ignorance & de la bêtiſe. Juſqu'à l'âge de quinze ans je paſſai pour un vrai prodige de l'une & de l'autre ; & ce ne fut que d'après les lectures obſcenes qui m'ont été confiées par les jeunes princes, plus au fait, que je commençai à ſecouer le joug de l'ignardiſe, & les petiteſſes ordinaires de la puberté.

Mon mariage fut projetté, réſolu, conclu preſque dans le même inſtant, & je conviens, de bonne foi, que la jouiſſance d'une perſonne charmante, qu'on me donnoit pour vertueuſe, me flattoit beaucoup moins que l'exploitation de certaines griſettes dont mon complaiſant beau-frere m'avoit procuré la connoiſſance.

Elle n'eut pas lieu de ſe louer beaucoup des premiers temps de l'hyménée : la chronique dit qu'elle m'a donné des ſubſtituts, cela peut être ; mais ſur cet article je ſuis, comme notre chef (1), au-deſſus du vulgaire. Ce n'eſt qu'à la canaille à ſe montrer ſenſible à une ſemblable bagatelle, & à joindre à ce ridicule celui d'aimer ſa femme : je n'ai jamais eu, graces au ciel, ce défaut populaire, & je m'en glorifie. Paſſons.

La blanche Colombe me donna dans l'œil ;

(1) Eſt-ce le chef du peuple, ou du parti des ariſtocrates dont ce prince veut parler ?

ce gosier ravissant du théâtre Italien me dégourdit tout-à-fait. Ah ! M. Duchemin, que cette friponne est charmante ! Quels plaisirs elle m'a fait éprouver ! Je n'y saurois penser sans.... Mais continuons. Cette syrene artificieuse adoroit son cher Dargens ; moi qui suis complaisant, je le lui laissai ; il fut l'agréable, & moi l'utile.

Il est, comme vous savez, passablement fripon, ce Dargens. Tenez, M. Duchemin, je ne sais auquel de vous deux je donnerois la préférence. Il fit de faux billets de loterie ; la justice s'en empara ; l'amante désolée vint implorer mon appui, &, à ma demande, le parlement donna la grace sans difficulté, & fit pendre, deux jours après, un malheureux domestique *soupçonné* d'avoir volé son maître. Moi, dans le même moment, je condamnois froidement un misérable braconnier qui avoit battu un de mes garde-chasse, plus coquin que lui, à la même cérémonie. Si vous croyez que ces miseres puissent me faire tort dans l'esprit public, brodez, Duchemin, brodez.

Je me consolai dans les bras de la Dugazon des infidélités de Colombe, & j'eus la bassesse d'attendre une demi-heure dans l'anti-chambre de Contat, que mon cousin d'Artois eût reçu une provision de ses faveurs pour avoir mon tour ; n'est-il pas juste qu'un clou chasse l'autre, & que le premier venu engraine ?

C'eût été un ruſtre, que cela auroit peut-être été la même choſe.

Je me dégoûtai des actrices, qui traitent ordinairement ſans reſpect les princes qui couchent avec elles, & je portai mon encent dans la maiſon de Penthievre, où je fus rebuté. La farouche vertu de la princeſſe Lamballe m'effraya. J'étois brouillé avec d'Artois, qui, comme de raiſon, s'étoit offenſé des refus de ma pigrieche épouſe, & lui avoit donné une petite leçon de complaiſance, dont il fallut que je me formaliſaſſe pour la forme.

Le beau-frere avoit changé de vie & arboré la réforme : ſa ſcrupuleuſe épouſe l'avoit rangé ; & triſtement iſolé depuis ſon retour d'Oueſſant, il ne s'amuſoit plus qu'à bâtir. La belle occupation pour un prince du ſang royal ! il eſt vrai que ce paſſe-temps, que le Pariſien traitoit d'avarice, s'eſt converti en bienfaiſance. Qu'eſt-ce que cela me fait à moi, j'ai toujours mépriſé de pareils exemples.

Je ne ſavois plus que faire ; je m'amuſai à ſéduire les femmes des gens qui m'étoient attaché, juſqu'à la valetaille ; vous m'offrîtes la vôtre ; & vous devez vous rappeller avec quelle complaiſance je reçus cette offre, & le profit que j'en retirai. Mais conſolez-vous, vous n'en êtes point cauſe.

Comment filer le temps avec des créatures infiniment plus bête que moi, qui ne le ſuis pas mal? Cela n'eſt pas aiſé ; auſſi l'ennui ne

tarda t-il pas à me ronger ; & j'y aurois ſuccombé, ſi la fantaiſie de me mêler des affaires publiques ne m'eût procuré quelqu'occupation. Je crois, M. Duchemin, que je me ſuis bien montré dans cette circonſtance, & que je déclamai hautement contre le parlement, que juſqu'alors nous avions regardé comme un corps de paille, & qui ſe montra rétif. Nous ignorions que dans ce corps étoit logée une ame de fer : il vient de nous en donner une preuve bien convaincante, en adoptant toutes les idées de la cabale, en s'en déclarant le partiſan, & en ſe rangeant au nombre de ces membres obſcurs.

C'étoit parbleu une entrepriſe bien conçue que celle de cette cabale ; auſſi en ai je aveuglément ſigné le plan. C'eſt bien dommage que le diable s'en ſoit mêlé, & ait fait évanouir des projets auſſi admirables, dont la chute nous a forcés à déſerter comme une troupe de brigands, & à abandonner à nos maîtres actuels, une partie de nos biens qui, ne ſuffiſant pas à les calmer, les excitent à rechercher le reſte, & à nous preſcrire des loix à coups de canon.

Mais, en bonne conſcience, M. Duchemin, il y a de la démence à cet acte courageux, qu'ils appellent dévouement patriotique ; eſt-ce que de fait les poſſeſſions du peuple ne doivent pas appartenir aux princes ? Je n'en ſuis pas bien ſûr : éclairciſſez-moi ; car j'y vas tout bonnement.

Quoi qu'il en ſoit, nous voilà gîtés au haſard, ſans trop ſavoir ce que cela deviendra.

On dit que Breteuil s'eſt réfugié à la Trape : j'ai quelqu'envie d'en faire autant, nous nous amuſerons à y faire des ſpéculations ; & après avoir vécu en vrai tyrans de l'état, en ennemis de nos ſemblables, nous finirons peut-être à y mourir comme des ſaints, ſans en être dignes. Cela ſeroit beau.

A votre avis, voilà une excellente idée qui m'eſt venue là. Je vous charge de la publier comme très certaine, & par une pompeuſe diſſertation ſur ma vertu renaiſſante ; tâchez d'abuſer le peuple, rien de ſi facile.

A cet effet, revolez à Paris ; mais ſur-tout défiez-vous du réverbere : ne parlez pas de moi ; je ne répondrois pas de vous ; & ſi jamais la ſequelle revient ſur l'eau, comptez ſur les ſentiments de LOUIS-HENRI-JOSEPH, duc DE BOURBON.

Tranquille dans le crime, & fauſſe avec douceur.

Si j'avois trouvé une épigraphe plus forte, pour établir mon caractere, je m'en ſerois ſervi, & j'aurois borné là la confeſſion de mes déréglements ; à défaut de cela, j'emploie les détails ; & ſi ma grande ſincérité révolte, j'invite mes lecteurs à croire que je ferai les plus grands efforts pour changer de vie, quoique je ſente bien que chacun, ainſi que moi,

déſeſpérera de les voir couronner par le ſuccès.

Le libertinage le plus affreux dirigea les premiers pas que je fis dans le monde; à peine avois-je atteint vingt années, qu'une infâme corruption de mœurs fixa ſur moi les yeux du peuple, & m'attira la réputation dont j'ai toujours joui.

Si la peinture fidelle de la diſſolution à laquelle je me livrai, n'alarmoit pas trop la décence & la pudeur, avec quel plaiſir j'entrerois dans le détail de la moindre circonſtance; mais comment, ſans rougir, produire des ſcenes plus horribles & plus dégoûtantes que celles de la vie de l'illuſtre D. B., Portier des Chartreux.

J'eſſayai d'abord à mettre de mon côté le public, par des apparences favorables; j'étois déjà parvenue à détruire les impreſſions qu'il avoit priſes contre moi, lorſque cette gênante diſſimulation me fatigua. Je levai totalement le maſque, & ne lui montrai plus dans moi qu'un monſtre capable de tout, & ſouillé par les plus abominables excès.

On parle des orgies ſcandaleuſes de la R...; & de ſa favorite; on les cite comme le *nec plus ultrà* de la débauche. Fadaiſes, pures pécadilles, en comparaiſon de mes hauts faits. Que n'ai-je joui du précieux avantage d'être réunie à ce couple infernal, pour lui dévoiler tous mes ſecrets, & le convaincre que la force

de mon tempéramment l'emporte sur les leurs, & qu'à cet égard, je suis ribaude & demie !

Le mariage n'étoit pas un lien suffisant pour m'arrêter, & mon cher marquis peut se flatter d'être orné de ma façon, & que l'auteur du mémorable catalogue des cocus, ne l'a pas mis impunément sur sa liste.

Chacun se décore à sa maniere ; & le panache glorieux que porte mon époux, me flattoit plus sur sa tête, que la couronne civique.

Cette alliance étoit, on ne peut mieux, assortie ; & je ne me dispense des renseignements que je pourrois donner sur son compte, que d'autant qu'il sont connus de tout le monde, & que la maison de Fleury a toujours été l'objet de l'exécration publique (1).

N'être qu'une libertine ordinaire ; fi donc ! Une femme de qualité jouer communément le rôle d'une grisette. Ce n'étoit pas là où résidoit mon ambition ; il falloit quelque chose de plus pour cimenter ma gloire, & je l'ai

(1) Tout Paris fut témoin des horreurs du sieur de Joly-de-Fleury, dans le temps du parlement Meaupou ; ce vil gredin s'étoit vendu à cet indigne chancelier ; Meaupou, Terray & Fleury dévasterent la France de nos jours ; la R....., Polignac & d'Artois l'ont mis à deux doigts de sa perte. Ces deux triumvirats sont nés pour porter l'horreur & le désespoir sur leurs pas. Puisse la trace de ces fléaux publics être perdue à jamais !

toujours fait conſiſter à ſurpaſſer nos modernes Meſſalines.

Si cette luxurieuſe Romaine revenoit ſur terre, je voudrois faire aſſaut de lubricité avec elle ; je défierois ſa vigueur d'égaler la mienne. Je la forcerois à me rendre les armes, & j'épuiſerois à coup ſûr les forces d'un bataillon. Je ſus forcer la volupté juſque dans ſes derniers retranchements ; les athletes les plus vigoureux ſortoient d'entre mes bras incapables de goûter de long-temps les plaiſirs de l'amour, & la partie qu'ils employoient à aſſouvir la brutalité de mes feux dévorants pouvoit être dépoſée ſur les autels de Priape, comme le trophée le plus convaincant de leur défaite & de mon triomphe.

Je parvins bientôt à faire craindre de s'y expoſer, & l'appas des plaiſirs ne pouvoit l'emporter ſur l'appréhenſion de ſe retirer de mes bras énervés : le beſoin, les déſirs me conſumoient, & j'employai la majeure partie de mon temps à me procurer, dans les deux ſexes, des objets capables de me ſatisfaire.

Mes regards languiſſants erroient çà & là pour rencontrer de nouveaux admirateurs de mes charmes, lorſqu'ils ſe fixerent au Palais royal, n°. 33 : une nimphe de ce paradis de Mahomet, fit naître en mon ſein toute l'ardeur de la concupiſcence & de la paillardiſe ; je ne pus me contraindre, & je fis à la belle Trial l'aveu du ſentiment qu'elle m'inſpiroit.

Je l'attirai chez moi, &, pour la premiere fois de ma vie, je vis une prêtreſſe de la volupté parler le langage de la vertu & ſe refuſer à mes empreſſements. Promeſſes, préſents, j'employai tout inutilement, & je n'eus d'autre reſſource que celle de l'index pour ſuppléer à ce refus humiliant.

Parut alors la chronique arétine; je commençai à trembler ſur la publication de mes galantes proueſſes, & je fis propoſer vingt-cinq louis à ſon aimable auteur pour garder le tacet. Admirez la fermeté de cet ingénieux écrivain. Qui moi, répondit-il à mon entremetteur, je vendrois mon ſilence à cette infâme créature? je préférerois l'argent au doux plaiſir de dévoiler ſon odieuſe conduite? Retournez à celle qui vous envoie, & aſſurez-la que, bien loin de remplir ſes vues, elle ſera la premiere P..... que je déſignerai dans la ſeconde partie que je me propoſe de mettre au jour.

Me f..... de ſa réſolution, fut le ſeul parti qui me reſtoit à prendre. C'eſt ce que je fis, & je me remis, ſur nouveaux frais, à tailler de la beſogne à cet impertinent nouvelliſte.

La plus grande partie de mes amants s'uniſſoit à la cabale; je voulus en être, & j'ajoutai cette action criminelle à mes autres forfaits.

Proſcrite, de même que ces exécrables

miniſtres de la vengeance, je m'attends au même ſort. Mon ſeul regret en mourant ſera de n'en exciter aucuns, & mon dernier ſoupir pourra ſeul faire exhaler avec mon ame toute la rage qui me poſſede. La marquiſe DE FLEURY.

TALIS PATER, TALIS FILIUS.

Je fais donc nombre des cruels ariſtocrates ſans y avoir autrement conſenti que par une lâche ſignature ; & pour plaire au déteſtable auteur de mes jours, j'ai ſouſcrit à la deſtruction d'un peuple qui avoit conçu de moi les plus favorables eſpérances.

Quel repentir n'ai-je pas de ma baſſe complaiſance, ô François ! daignez en recevoir la ſincere expreſſion & le déſaveu que j'en fais. Non, ce ne ſont point les tourments qui m'effraient ; la honte ſeule m'accable, & le remords déchirant aſſiege mon cœur.

Mais, que dis-je ? & ſuis-je donc en effet ſi criminel ? Non, peuple, je m'égare ſur la nature de mes ſentiments, & je prends le déſeſpoir & la fureur pour le repentir. En ſignant cette fatale proſcription, je me ſentis animé des mêmes impreſſions qui nous dominoient tous, & je ne vous regardois plus que comme des victimes aſſurées du deſpotiſme & de la barbarie.

Loin que votre deſtinée ait excité en moi

la moindre compaſſion, votre ruine me paroiſſoit d'avance un ſpectacle enchanteur; j'en ſavourois tous les délices, & les funeſtes cris de la mort retentiſſant à mes oreilles, eurent été pour moi la ſource d'un nouveau plaiſir.

Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon, diſoit François I. L'ame de ce roi barbare a paſſé dans la mienne, & la vue de vos cadavres palpitants m'auroit enchanté, je me ferois plu à rechercher dans vos entrailles un reſte de vie, pour pouvoir inſulter à vos ſouffrances.

Vous frémirez d'indignation à cet aveu; mais dût elle s'accroître encore, je ne changerai jamais de ſentiment, & formerai loin de vous, à l'abri de votre vengeance, les vœux les plus ardents pour votre perte.

Je vois d'ici couler vos larmes, & vous interroger les uns les autres ſur les motifs d'une telle barbarie; vous avez peine à en concevoir l'étendue, la voici:

Vous arborez l'étendard de la liberté, & vous prétendez vous ſouſtraire à notre pouvoir: avez vous pu croire que nous verrions impunément un peuple libre, & le ſacrifice de nos droits anéantis par une ligue roturiere?

Pour empêcher ce triomphe populaire & écraſer nos ennemis, nous entourons le trône d'êtres dévoués à toutes nos volontés.

Déjà nous voyons arriver le jour qui doit éclairer ces ſcenes horribles ; les bourreaux ſont aux portes de la ville ; ils ne veulent que du ſang, & Lambeſc leur en promet, & les excite à le répandre ſans pitié.

Inquiet avec raiſon de l'approche redoutable des troupes étrangeres qui viennent à grands pas inveſtir la ville, l'aſſemblée nationale ſe trouble, & ſollicite auprès du roi leur éloignement.

Louis, trompé par les miniſtres placés par nous, & dont l'ame eſt infectée du noir poiſon de la jalouſie, refuſe hautement, & cette perfide aſſemblée touche à l'inſtant de ſa deſtruction. Ses membres principaux doivent être les premiers immolés à notre fureur, & ma main ferme encore, ſe prépare à ſeconder les aſſaſſins qui les doivent égorger.

Lally, Mirabeau, Liancourt, Bailli, il eſt inconcevable que vous exiſtiez encore, d'après la prudence de nos précautions. Vous contemplez avec ſatisfaction ce coin funeſte à nos chers partiſans, & nous ne ſommes pas vengés. Le peuple met nos têtes à prix, nos noms ſont voués à l'opprobre, & l'indignation naît à notre approche dans les lieux où nous allons réfugier notre exiſtence.

Comment pourrois-je me repentir d'avoir ſuivi le torrent illuſtre de l'ariſtocratie ? Avec

le lait, j'en ai ſucé tous les principes, & le poiſon de la barbarie circule dans mes veines avec le ſang.

A qui les dois-je, ces affreux principes ? A mon pere, ſur les traces duquel je marche dignement, qui corrompit mon cœur, égara ma raiſon, & me rendit ſemblable à lui. Aux inſtituteurs de mes premieres années, qui m'ont accoutumé à regarder le peuple comme de vils eſclaves ſur leſquels nous avions les plus grands droits, & aux prêtres qui ne pouvoient ſans nous exercer leur tyrannique domination.

Avec quelle ſoumiſſion j'écoutai les exhortations fanatiques de ces derniers. Avec quel art ils ont fait paſſer dans mon cœur leurs maximes empoiſonnées. Les Jacques Clément, les Ravaillac, les Damiens & tant d'autres, étoient, ſelon eux, les plus célebres du martyrologe, & la palme ſacrée appartenoit de droit à leurs imitateurs.

Ce langage inique fructifia dans mon ſein ; ces affreux axiomes, ont déterminé mon ame incertaine, le menſonge, l'intrigue & la fourberie ont été l'ame de notre politique, & nous oſons tout attendre. Oui, nous oſons eſpérer que quelque révolution nous replacera au rang que nous perdons, que nous verrons les François humiliés, embraſſer nos genoux pour demander une vie que nous ne leur accorderons qu'aux conditions les plus dures.

Mais en attendant cette heureuſe circonſtance, les vœux que nous formons puiſſent-ils être exaucés ! Nous recueillerons alors les fruits de notre vengeance. Quelle douce ſatisfaction pour nos cœurs ! Il n'en eſt pas de plus pures. La ſoif du ſang nous dévore, quand viendra le jour heureux où nous pourrons l'étancher ! tel eſt déſir de

N..... Duc d'Enguien.

Au dernier les bons.

Quelle affreuſe relation, dit à ſon tour, M. de Juigné, notre reſpectable archevêque de Paris, en ſe ſignant dévotement. Quel peut être le ſcélérat aſſez irréligieux pour oſer attaquer mes mœurs, ma droiture, mon caractere & ma religion ? Moi qui en ai donné tant de preuves & qui me ſuis attiré les hommages du peuple.

Il eſt vrai que ſi le fanatiſme a gravé mon portrait, & que l'artiſte ingénieux ſe ſoit plu à l'orner des emblêmes évangéliques, que ſi la multitude s'eſt ſouvent proſternée devant cette effigie, l'engouement a ceſſé, je ne domine plus que les eſprits foibles, & la même main qui manía le burin pour tranſmettre aux ſots les traits révérés de leur archevêque, s'eſt ſans doute armée d'immondices pour ſeconder le peuple dans les derniers honneurs que j'en reçus à Verſailles.

Qu'avois-je donc fait pour mériter cette avanie ? J'affermiſſois le culte ; il eſt vrai que je privois la France de ſon Sully, de ſon plus ferme appui, je ſervois de la ſorte un parti alors puiſſant qui vouloit placer au miniſtere une de leurs affidées créatures, & tout cela pour un changement de coeffure : car par ce moyen je troquais ma toque violette contre un chapeau rouge. Le nonce du Saint Pere m'en avoit donné ſa parole, & je le crus bonnement, quoiqu'il ſoit l'apôtre déclaré de la politique & de la fourberie.

Il faut convenir que j'étois un grand ſot de me livrer à cette illuſion. On m'accuſe d'inepties, & l'expérience m'a convaincu que ce n'étoit pas ſans raiſon. Quelle ſottiſe en effet de ne pas m'appercevoir que je n'étois là qu'un foible inſtrument employé par les ennemis de l'état, qui ſe feroient partagés les fruits de ma baſſe intrigue tout en riant de ma ſotte crédulité.

On m'accuſe d'hypocriſie, je conviens qu'il en eſt quelque choſe ; mais n'eſt-elle pas auſſi néceſſaire à la dignité du facerdoce que la politique auprès des rois. Mais pour tartuffe, ah ! Quelle horreur ! il eſt vrai que les yeux baiſſés, pouſſant de longs ſanglots par intervalle ; j'en faiſis à peu-près le langage pour plonger dans l'erreur le monarque le plus confiant & abuſer ſaintement ſa religion en les trompant odieuſement.

Combien

Combien je vous regrette mes vingt mille livres, en me déſaiſiſſant de vous je ſacrifiois à la néceſſité. J'en ai verſé les larmes les plus ameres, & j'aimai beaucoup mieux me priver de cette ſomme que de m'expoſer à devenir un nouveau Saint-Etienne, ſans poſſéder, comme ce diacre, la palme bienheureuſe du martyr.

Eſpérance trompeuſe! vous avez cruellement ſéduit mon cœur! Je m'attendois à devenir ſous peu, un cardinal honoré, & la ſeule différence qui exiſte dans mon ſort, eſt que je ne ſuis que Juigné. Honni, baffoué & brocardé des gens de bien.

O mon Châlons! que je ſuis au déſeſpoir de t'avoir abandonné pour un vain point de gloire. Dans tes murs, je diſputois à Dieu même une partie de ſa puiſſance & de ſa divinité; tout fléchiſſoit le genouil devant moi. Actuellement relégué dans l'archevéché, ou perſonnage inutile à l'aſſemblée des états, à mon paſſage, les regards de l'ironie s'attachent ſur moi; je ne donne plus çà & là que quelques bénédictions dont la plupart eſt reçue avec le ris mépriſant d'une vile populace qui ſait à quoi s'en tenir ſur leur eſſence & leur validité.

Allons, tout vu, tout conſidéré, le peuple n'a pas tant de tort. Ses jugements ſont avoués de l'être ſuprême. Il faut m'y rendre, & je me réſigne. Oui, juſqu'alors je fus un cafard, un tartuffe, un hypocrite, un faux dévôt.

692

Plus de tout cela, ſoyons humain, charitable, compâtiſſant ; montrons aux hommes un exemple vivant de l'humilité des premiers évêques, & rendons nous digne de ſa confiance en ne leur laiſſant plus voir qu'un homme rempliſſant dignement les fonctions de ſon caractere.

De Juigné, archevêque de Paris.

F I N.

N. B. L'éditeur de ces confeſſions recommande au public la même précaution à l'égard de ces aveux, que pour la confeſſion du comte d'Artois. Les faits ſeuls ſont véritables & ont été recueillis avec la plus ſcrupuleuſe attention ; il n'y entre point de partialité, & la vérité ſeule en a dicté toutes les phraſes.

Cet ouvrage peut ſervir de pendant à la réception du comte d'Artois, chez l'électeur de Cologne.